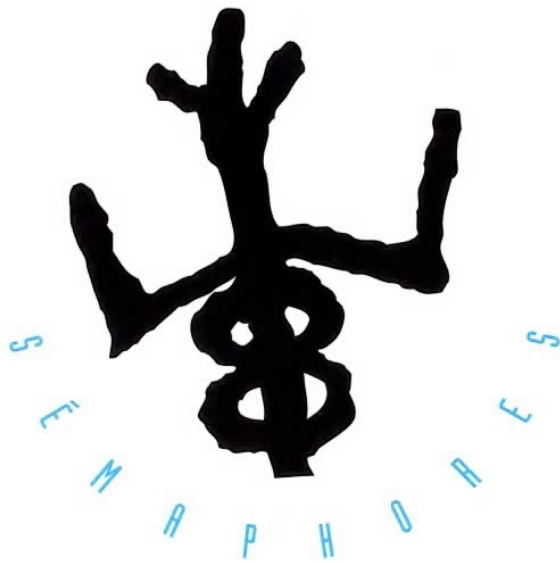


# Abécédaire insolite des francophonies

Coordination

Christiane Chaulet Achour  
et Brigitte Riera



PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

# F comme filiation

**Christiane CHAULET ACHOUR**

**Filiation** n.f. 1- Lien de parenté unissant l'enfant à son père ou à sa mère

**Nom de famille** - Transmis de père à enfants

Si le **Nom** (on appellera ainsi désormais le nom propre) est un signe, c'est un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire, aplatir, contrairement au nom commun, qui ne livre jamais qu'un de ses sens par syntagme. (R. Barthes, « Proust et les noms »)

Ces segments de définitions de dictionnaires usuels et cette citation veulent marquer le lien absolument étroit entre filiation et nomination. Et dans l'univers colonial, la rupture nominale a été une réalité profonde, traumatisante, « l'indice cristallin d'une blessure infinie », selon la très belle expression d'Abdelkebir Khatibi dans son essai, *La Blessure du nom propre*. Car chaque culture a sa façon de nommer et nomme les siens pour les particulariser et/ou se les approprier. La première violence est donc l'absence de nom ou la déformation du nom. Le premier ancrage est sa plénitude.

En littérature, la nomination des personnages est un acte d'onomatopée, c'est-à-dire l'art de prédire, à travers le nom, la qualité de l'être, de la même manière que, dans la vie réelle, le nom donné est lourd ou riche des intentions des parents. Dans la vie littéraire, le fait d'adopter un pseudonyme pour un écrivain est une manière d'affirmer une identité littéraire différente de celle de l'état civil et choisie: on devient, en quelque sorte, l'origine de son propre nom. Que le récit soit totalement fictif ou ouvertement autobiographique, en découvrant le nom et les noms, le lecteur devient enquêteur à partir de clés que lui donne l'écrivain. Le nom inscrit dans la conscience du lecteur le discours de l'autre. Le décodage de l'aventure des noms se fait à partir de l'histoire, des sociétés et des cultures.

Il a fallu faire un choix: celui qui a été fait est celui de quatre œuvres algériennes, sur une soixantaine d'années d'histoire de ce pays: colonisation/émigration-immigration/post-indépendance. Le choix aurait pu être fait aussi du côté des Antilles avec « l'origine » de la blessure profonde que fut l'esclavage où le changement de nom a été d'une violence extrême et a laissé ses marques sur les générations suivantes. Il aurait pu être d'étudier les pseudonymes des écrivains ; il aurait pu être enfin de déployer la gamme des noms d'une œuvre particulière.

*Mouloud Feraoun, Rachid Boudjedra, Ahmed Zitouni et Maïssa Bey...*

**Mouloud FERAOUN**

Je suis né, en l'an de grâce 1912, deux jours avant le fameux prêt de Tibra-ri\*<sup>1</sup> qui a, jadis, tué et pétrifié une vieille sur les pitons du Djurdjura et qui demeure toujours la terreur des octogénaires kabyles.

---

<sup>1</sup> \*Tibrari : février. Février prêtera une de ses journées à Janvier qui voulait punir une vieille du Djurdjura; Cette journée s'appelle amerdhil, le prêt.

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

Comme j'étais le premier garçon né viable dans ma famille, ma grand-mère décida péremptoirement de m'appeler Fouroulou (de effer: cacher).

Ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir, de son œil bon ou mauvais, jusqu'au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison.

On serait peut-être étonné si j'ajoutais que ce prénom, tout à fait nouveau chez nous, ne me ridiculisa jamais parmi les bambins de mon âge, tant j'étais doux et aimable. Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs, je retrouve toujours auprès de moi une chaude et naïve amitié. L'image la plus reculée qui surgit subitement dans ma mémoire est celle d'un petit garçon assis dans notre courette sur une jarre renversée: sa petite-cousine Chabha, debout devant lui, énumère sur ses cinq doigts les bonnes choses qu'elle voudrait lui faire manger. Je me revois ainsi, portant une petite gandoura blanche à capuchon, pouvant à peine marcher mais bavardant à mon aise. J'avais peut-être trois ans.

Mon père et mon oncle étaient parmi les pauvres du quartier. Mais ils n'avaient que des filles. Aussi étais-je plus heureux à la maison que la plupart de mes petits camarades au milieu de leurs frères.

Mouloud FERAOUN,  
*Le fils du pauvre*, Chapitre 4 de la 1<sup>o</sup> partie

*Le fils du pauvre* est le roman autobiographique le plus célèbre de la littérature algérienne de langue française et symbolique pour la plupart des littératures de langue française des anciennes colonies. Son auteur, instituteur, en a commencé la rédaction en 1939 et il finira par le publier à compte d'auteur en 1950 et réédité au Seuil en 1954. Dans une lettre précédant l'édition, Mouloud Feraoun écrivait à un ami: « L'histoire de Menrad est la mienne. Elle ressemble comme une sœur à celle d'un certain nombre d'instituteurs kabyles. Presque tous s'y reconnaîtront. »

Dans son étude qui a fait date en 1968, *Le Roman maghrébin*, Abdelkebir Khatibi a apprécié de façon assez sévère le roman :

Récit autobiographique racontant comment Feraoun a passé son enfance dans son village natal (Tizi-Hibel), comment il a grandi dans la vie rude et misérable de son peuple. L'école sera pour l'enfant une délivrance de l'emprise familiale; ayant obtenu une bourse, il fait des études secondaires et devient instituteur. Ce roman réaliste nous étonne maintenant par sa transparence, son aspect humble, un peu trop sage et presque misérabiliste, par des écrivains comme Kateb, Memmi, Chraïbi qui, quand ils se racontent, ne voient qu'une suite de mutilations, et des enfances blessées et ratées.

Il est certain que si l'on oublie la légère ironie qui caractérise le récit de Feraoun, on a tendance à être d'accord avec le critique marocain. Les mutilations, les blessures, les ratages peuvent ne pas s'exprimer frontalement et percer, par éclairs ou sous-entendus, dans le texte même. C'est particulièrement sensible dans la déclinaison progressive de l'identité du héros dans les quatre premiers chapitres. Dans l'extrait cité, Feraoun construit cette identité à plusieurs niveaux qui interfèrent pour le lecteur sans qu'il réalise la somme d'informations ainsi stockée et la manière détournée de se dire, dans un contexte historique donné.

Au niveau poétique, l'écrivain fait intervenir l'invention par l'anagrammatisme (Fouroulou Menrad/Mouloud Feraoun). Au niveau socio-culturel, il désigne l'origine du choix, la grand-mère et l'importance d'être un garçon dans une famille de filles. Au niveau linguistique qui introduit l'interprétation symbolique, il explique la signification du nom pour le public non-berbérophone. Le télescopage de la traduction avec l'anagramme (qui cache tout en montrant) souligne le pouvoir

protecteur du nom. Le narrateur s'attarde sur ce pouvoir protecteur: la grand-mère a ainsi voulu protéger le seul mâle de la famille.

Mais sous cette valeur symbolique partagée par une communauté et minutieusement étalée pour informer, on peut déceler un second degré de symbolisme, propre à l'auteur et à son travail d'écriture: protection du nom dans l'univers colonial où l'on ne peut avancer à visage découvert? Le dominé sait, d'instinct ou de raison, les ruses du masque et ses protections.

Ainsi, sous sa simplicité construite, *Le Fils du pauvre* invite à lire une époque; et si l'on peut penser, comme l'explique Y. Nacib que « l'esprit de Bouzaréa neutralise tout militantisme engagé » ou comme l'écrivait *Alger-Républicain*, le 6 décembre 1950, qu'il y a « une certaine timidité de jugement sur un certain fait, le colonialisme », on peut lire autrement et voir, dans l'atténuation même (qu'elle soit voulue ou non par l'auteur) une marque de la liberté surveillée dans laquelle se meut alors la parole colonisée, aussi loin fût-elle allée sur la voie de l'acceptation des valeurs de l'autre.

Cette ethno-autobiographie est exemplaire par toutes les gammes que joue l'écriture sur l'énonciation identitaire: elle n'est jamais simplement « moi, je »... Recours au pseudonyme, au « il », au « tu » même, mais surtout passage de la première à la troisième personne quand ce qui est raconté implique engagement dans le présent et adhésion problématique. Fouroulou pénétrant dans l'univers de l'Autre laisse le narrateur raconter son histoire, la troisième personne autorisant la distance et la non-implication, « autant de marques, comme l'écrit un critique, du besoin persistant de s'observer du dehors, de se détacher de ce qu'on a été ». Ne pas se renier et en même temps ne pas idéaliser l'origine, accepter d'être différent tout en affirmant être semblable. L'identité et la différence sont conjointes dans l'expérience et le roman autobiographique les exhibe sans les mettre en conflit. Le narrateur refuse l'énonciation directe de sa subjectivité et offre à « je » un miroir partiel de ce qu'il est devenu. « Je est un autre »... mais aussi, « il resta kabyle et supporta son sort », affirmation que l'on trouve dans les pages du *Fils du pauvre*, supprimées dans l'édition après 1950.

### ***Rachid BOUDJEDRA***

Au début du roman:

Sans Nom Patronymique, dit S.N.P., pour aller vite, savait tout, grâce à certaines caractéristiques qui faisaient son originalité et sa réputation.  
[...]

En réalité ce n'était pas cette légende inventée autour de son ombre portée comme un bouclier, toujours devant, qui mortifiait le plus S.N.P. Ni ces trois initiales ridicules que l'ancien colonisateur lui avait collées

sur le dos comme pour l'obliger à chercher, jusqu'à la nuit des temps en remontant l'histoire à rebours, son identité, comme on chercherait une pièce de monnaie que l'on a fait tomber par inadvertance. [...]

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

S.N.P. souffrait par contre de l'indifférence de Manama quant à ses investigations concernant le lieu exact où se trouvait la maison dans laquelle Ibn Khaldoun écrivit une partie de ses *Prolégomènes* et son autobiographie complète. Il avait résidé alors dans le village pendant quatre ans, précisément entre 774 et 777 de l'Hégire. Mohamed S.N.P. se sentait particulièrement mortifié parce qu'il ne pouvait pas les épater avec un sujet qui lui tenait tellement à cœur quand ils continuaient à s'émerveiller de le voir perpétuellement vigilant face à sa propre ombre qu'il ne laissait jamais derrière lui.

Aux dernières lignes du roman:

Il eut la révélation foudroyante qu'Abderrahmane Ibn Khaldoun était l'ancêtre tant revendiqué - n'avait-il pas quitté Manama après quatre ans de séjour et laissé derrière lui une femme et deux enfants. [...] [Face au Gouverneur de Manama] S.N.P. déclara qu'il s'appelait Ibn Khaldoun et exigea que lui soit délivré un certificat officiel de reconnaissance de son identité. Il ne pouvait pas porter plus longtemps ces trois sales initiales depuis que la preuve était faite qu'il descendait du grand Historien...

L'autre, imperturbable, exécutant d'une routine oxydée, l'aurait regardé d'un air quelque peu torve et dans un écho prolongé, aurait répondu avec les mots impalpables du dérisoire et de la déraison, qu'il faudrait trouver deux témoins qui ont - personnellement - connu ce fameux ancêtre.

Rachid BOUDJEDRA,  
*Les Mille et une années de la nostalgie*,  
© Denoël, 1979

Ce sixième roman d'un des plus célèbres romanciers algériens contemporains a voulu être - et y a réussi - « l'historiographie lyrique, poétique d'une société qui est à la fois bloquée et débloquée ». L'axe organisateur de ce roman proliférant est constitué par l'itinéraire de Mohamed S.N.P. (pré-nommé mais non nommé ou plutôt nommé de façon méprisante par l'état civil colonial), tout à la fois héros et anti-héros, dont les quêtes semblent multiples, des plus cocasses aux plus subversives, mais dont la quête essentielle est la recherche identitaire où l'absence de patronyme va être comblée par le rêve d'une transmission possible, d'une filiation par la récupération d'une mémoire historique véritablement assumée, sans illusion sur le pouvoir actuel du pays indépendant comme le prouve l'inculture du gouverneur aux dernières lignes du roman qui n'en a que faire de l'Histoire qu'il ne connaît pas et s'en tient aux règles les plus étroites de l'administration.

### **Ahmed ZITOUNI**

En 1983, un écrivain algérien, venu en France en 1973, Ahmed Zitouni, publie son premier récit, *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains*, sorte de recueil de différentes histoires de « fait divers ». Un des récits raconte l'histoire d'Abderrahmane qui a mis au point une sortie spectaculaire de sa vie de marginal: tirer du toit de sa cité, à bout portant, sur des cibles choisies, puis prises au hasard. L'attente d'Abderrahmane sur le toit est meublée par ses souvenirs, en particulier sa difficulté à reconnaître son identité à l'école et dans la vie de tous les jours en France.

Abderahmane! Avec un prénom pareil, qu'est-ce qu'on peut faire sinon raser les murs, les mordre, ou bien, carrément, se taper la tête dessus. Et encore, ça ne dépend pas que des murs. Il y a murs et murs: ceux des quartiers autorisés, ou plutôt tolérés, et ceux des quartiers interdits. De toute façon, avec un prénom comme ça, on est fichu d'avance. À la rigueur, si c'était un Abdelkader, un Abdelkrim... ou même un Mohammed, il y a toujours un moyen de s'en dépêtrer, quitte à se déguiser en Kader ou Abdel, en Krime, voire en Momo... Mais Abderrahmane? Cette rocaïlle meurtrie et martyrisée, ce n'est plus un prénom mais une tare! Un handicap pratiquement insurmontable. Et l'Abderrahmane dont il est question ici sait de quoi il parle, parce

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

qu'avant de louvoyer dans des imperméables sans âme et d'être Imper mastic, il est passé par le calvaire d'un Abderrahmane [...]

De sa voix trop douce, elle a dit: « Tidjani Abdéramane ». Et lui, il s'est trouvé tout bête, ne sachant plus lever la main, et encore moins cette saloperie de « présent madame » qu'il s'était répété tant de fois. Incapable de faire comme tous les autres, ceux du cahier et ceux de la classe. Il était persuadé qu'il ne s'agissait pas tout à fait de lui, mais de quelqu'un d'autre qui lui ressemblerait. Tidjani, à la rigueur, ça pouvait être lui; mais Abdéramane, ce Abdéramane sonnait faux, bizarre, comme du luxe. Il n'avait rien à voir avec le Abderrahmane qu'il entendait tout le temps chez lui ou dans la cité. Non, le prénom prononcé par l'institutrice était trop mou, trop triste, trop maniéré, comme poli de toute sa rocaille. Et il fut sûr qu'il ne s'agissait pas de lui, en aucun cas, mais d'une imitation, une vulgaire imitation. Non, il manquait des

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

sonorités et des rôles, des geignements, des roulements d'orage, et aussi la musique des tôles du bidonville de Saint-Barthélémy quand le vent les léchait avec ardeur, frénésie et rage. [...]

C'était l'époque où il n'était plus vraiment Abderrahmane. Plus tout à fait Abderrahmane. Tellement mal à l'aise entre Abderrahmane et Abder, qu'il gardait son imper mastic sur le dos, tout le temps. Comme s'il se cachait en dedans sans le savoir.

Ahmed ZITOUNI, *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains*  
© Éditions R. Laffont, 1983

### **Maïssa BEY**

Je m'appelle Malika.

Qui m'a donné le prénom que je porte? Qui l'a choisi pour moi? Je ne le saurai jamais. Ainsi, si l'on en croit mon prénom, car tous les prénoms ont un sens, je suis la reine, ou encore celle qui possède. Reine de quel royaume?

La possédée aussi peut-être. C'est ce qu'ils m'ont dit quand je suis arrivée ici. M'laïkia. À une lettre près. Depuis mon arrivée au centre, plus personne ne m'appelle par ce nom.

En réalité plus personne ne m'appelle. Parce que, le plus souvent, je ne réponds pas. Ils ont même un peu peur de moi. Ça m'est égal. Je n'aime pas mon nom. Je n'aime pas ces mots. Je n'aime pas ce qui se cache dans toute possession.

Je vais essayer de commencer par ça. Inscrire déjà ce prénom. Griffé sur la page blanche. Comme une reconnaissance.

Malika.

C'est mon nom.

C'est là, en toutes lettres.

C'est bon, là, je peux commencer l'histoire.

C'est l'histoire d'une petite fille que l'on a prénommée Malika. Une petite fille trouvée un soir aux abords d'une plage déserte. Une petite fille âgée seulement de quelques jours ou de quelques semaines. Découverte

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

sur le rivage, rejetée - déjà! - par les flots ou jaillie des profondeurs obscures ou peut-être encore déposée par quelque embarcation en plein cœur d'une nuit sans étoiles.

Découverte par.

Par miracle bien entendu.

Mais aussi par deux hommes ivres morts, subitement dessoûlés par leur trouvaille.

Oui, c'est un beau début.

Commencer ainsi. N'efface pas.

[...]

Oui, je suis

Une bâtarde.

Farkha. Ce mot trop souvent entendu. Ce mot souvent lancé comme un crachat. Une des insultes les plus graves qui puisse être proférée

[...]

Je suis la possédée

Mon nom est M'laïkia.

Mon corps se dénoue au rythme d'une lancinante mélodie reprise par des femmes couleur de terre et d'ombre, accompagnée de claquements de mains et du martèlement des tambours. Les démons s'envolent et se perdent dans le noir de la nuit.

Mon corps se dénoue et mes pieds s'envolent, esquissent des pas, dessinent d'étranges figures sur la terre, se couvrent de poussière cuivrée, et je ne suis rien d'autre qu'une flamme bondissante, personne ne peut, personne ne doit me retenir, mon nom est M'laïkia, j'appartiens à la nuit et j'aiguise mon regard au rougeolement des braises avivées par mon souffle. Juste avant de me consumer.

Maïssa Bey, *cette fille-là*,  
© Éditions de l'Aube, 2001

Second roman de Maïssa Bey, *Cette fille-là*, justement récompensée par le prix Marguerite Audoux, est un récit fort et violent où tout l'art de Maïssa Bey est de faire accepter d'aller jusqu'au bout de la lecture de ces vies de femmes que la narratrice, la seule d'entre elles qui sache lire et écrire et qui a fait de ces deux activités ses bouées de sauvetage, tisse, entremêlant les récits de ses compagnes à son propre récit de vie. Ni plainte misérabiliste, ni complaisance à décrire les réprouvées mais la vie telle qu'elle est, telle qu'elle a été pour Malika, Aïcha-Jeanne, Yamina, M'a Zahra, Fatima, Kheira, M'barka, Badra, Houriya, c'est l'ambition réalisée de ce roman.

Pour les réunir, un lieu, une sorte d'asile « à l'écart de la ville, une maison enfouie dans un buissonnement de feuilles poussiéreuses [...]. Ni maison de retraite, ni asile, ni hospice. Tout cela à la fois. Établissement fourre-tout ». Pour les dire, une voix et une écriture, celle de Malika, Farkha, la bâtarde, à la « FIC: forte instabilité caractérielle », enfant abandonnée le 2 juillet 1962:

Avant cette date, un trou noir.

Un trou sur lequel personne n'a voulu ou n'a pu se pencher. Qui donc dans la confusion générale aurait pu s'intéresser au sort d'une enfant abandonnée, alors que les préoccupations devaient être nécessairement patriotiques, les objectifs grandioses, et l'avenir radieux?

Cette voix de Malika invente son identité pour échapper à un destin de malheur: en cela, dans ce monde qui lui a refusé le droit d'être, elle affirme son droit à sortir du néant et à tendre le miroir de l'ignoble à ceux qui voudront le regarder. Dans ce tissage de vies, chaque récit a sa particularité, chacun a sa surprise. Tous se tissent à l'histoire complexe et contradictoire de l'Algérie où la France a une grande part. Les romancières algériennes ont toutes parlé des femmes. Aucune jusque-là n'est parvenue à s'impliquer aussi essentiellement dans l'art de dire le malheur d'être femme dans les pays du patriarcat.

**Mouloud Feraoun** est un écrivain algérien de langue française, né le 8 mars 1913 à Tizi Hibel en Grande Kabylie. Le nom de Feraoun est le nom donné par l'état civil français; en réalité le nom de sa famille est Aït Chabane. Le 15 mars 1962, avec cinq de ses collègues inspecteurs de l'Éducation Nationale, il a été victime d'un attentat de l'OAS dans la banlieue d'Alger, attentat connu sous l'appellation d'assassinat de Château-Royal.

Après des études primaires dans son village natal et des études secondaires (jusqu'au Brevet) à l'École Primaire Supérieure de Tizi-Ouzou grâce à une bourse obtenue en 1928, il est admis, en 1932, à l'École Normale d'instituteurs de la Bouzaréah à Alger; il y devient, en particulier, l'ami d'Emmanuel Roblès. À sa sortie, il enseigne durant plusieurs années comme instituteur, directeur d'école et de cours complémentaire, avant d'être nommé inspecteur des centres sociaux. Feraoun commence à écrire en 1939 son premier roman, *Le fils du pauvre*, qu'il aura beaucoup de difficultés à faire publier et éditera à compte d'auteur en 1950, obtenant le Grand Prix de la ville d'Alger. E. Roblès le fait rééditer au Seuil dans la collection Méditerranée en 1954 après avoir publié son second roman, *La Terre et le Sang*, en 1951 (Prix du roman populiste en 1953). En 1957, Mouloud Feraoun édite son troisième roman, *Les Chemins qui montent*.

Les éditions de Minuit publient en 1960 sa traduction des *Poèmes de Si Mohand*, grand poète berbérophone. Pendant la guerre, de 1955 à 1962,

M. Feraoun tient son *Journal* qui est édité après sa mort. Seront publiés aussi à titre posthume et au Seuil, en 1969, *Lettres à ses amis* et en 1972, *L'Anniversaire*. En 2007, son fils fait publier à Alger (Éditions Yamcom) un roman laissé inachevé, *La cité des roses*.

(Site Wikipédia et informations personnelles, CCA)

**Rachid Boudjedra**, né à Aïn Beida (Constantinois) en 1941, est un écrivain algérien de langue française et de langue arabe. Il passe sa jeunesse à Aïn Beida. Il commence ses études à Constantine et les poursuit à Tunis.

Dès 1959, il prend le maquis. Blessé, il voyage dans les pays de l'Est, puis l'Espagne.

En 1962, après l'Indépendance, il rentre au pays et devient un étudiant syndicaliste. Il entreprend alors des études de philosophie à La Sorbonne en 1965 et achève son cursus en présentant un mémoire sur Céline. Il se destine à l'enseignement mais en 1965, après la prise du pouvoir par Boumédiène, il quitte l'Algérie.

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

Il vit d'abord en France de 1969 à 1972 (il sera professeur de philosophie au lycée de Coulommiers), puis au Maroc où il enseigne à Rabat jusqu'en 1975.

En 1977, il devient conseiller pour le Ministère de l'Information et de la Culture. Il participe à la rubrique culturelle de la revue hebdomadaire *Révolution africaine*. Il est membre de la ligue des droits de l'homme. En 1981, il est nommé lecteur à la SNED et enseigne à l'IEP d'Alger.

Rachid Boudjedra vit à Alger.

Ses publications ont commencé par un recueil de poèmes en 1965, *Pour ne plus rêver* (avec des dessins de Mohammed Khadda). Mais c'est son premier roman qui lui donne une large notoriété, en partie de scandale: roman de la rupture, *La Répudiation*, devient le roman d'une génération (1969, Denoël) et obtient le Prix des enfants terribles de J. Cocteau. La production romanesque de R. Boudjedra est régulière et abondante, marquant du sceau d'une écriture nouvelle la littérature algérienne. En 1979, c'est la sortie du roman *Les 1001 Années de la nostalgie*. À la fin des années 1990, l'écrivain décide d'écrire en arabe et d'être traduit en français (cf. *Le Désordre des choses*, Denoël, 1991). Traduction en français par Antoine Moussali en collaboration avec l'auteur de la version originale en arabe, *Faoudha al achia* (Éditions Bouchène, 1990). En 2007, il a publié à Oran, *Hôtel Saint Georges*. Il a aussi écrit de nombreux scénarios de films.

(Site Wikipédia et informations personnelles, CCA)

**Ahmed Zitouni** est né en 1949 à Saïda. Son enfance s'écoule sur fond de guerre d'Algérie. Élève de l'École Normale d'Oran, puis d'Alger, il se destine à enseigner les mathématiques et se retrouve au Collège d'Enseignement Technique de Saïda. Après deux ans de service national, il débarque à Marseille, sur un coup de tête, à 24 ans. En France, il enchaîne les petits boulots: ouvrier spécialisé, veilleur de nuit, manœuvre au Club Med..., il découvre l'exclusion ordinaire, en même temps que le temps de faire ce qu'il a toujours voulu faire: écrire. Inscrit en sciences politiques à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, il obtient en 1980 un diplôme de troisième cycle consacré au « rôle politique de l'intellectuel ». Nullement attiré par une carrière universitaire, il dispense des cours de culture générale, de méthodologie, de civilisation française contemporaine à l'Université, ainsi que d'autres variantes à usage sanitaire, social... à destination de publics variés: adultes en formation continue, étudiants étrangers...

Sa première œuvre est publiée en 1983, *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains*. Suivront romans, essais, nouvelles. A. Zitouni déclare: « Écrire est un luxe et la pire des douleurs. J'y trouve mon pied et je le revendiquerai jusqu'à mon dernier souffle. »

(Informations sur le site personnel de l'écrivain)

**Maïssa Bey** est née en 1950 à Ksar-el-Boukhari, ville des Hauts Plateaux. Pseudonyme de Samia Benameur. Elle perd très jeune son père, instituteur, mort sous la torture pendant la guerre d'Algérie. Elle a fait ses études à Alger et après une licence de Lettres, elle devient enseignante de français à Sidi-Bel-Abbès où elle réside toujours. Elle a été conseillère pédagogique et est à la retraite. Elle est co-fondatrice et présidente d'une association de femmes algériennes « Parole et écriture », au sein de laquelle elle anime des ateliers d'écriture et de lecture et participe régulièrement à la revue *Étoiles d'encre*, éditions Chèvrefeuille étoilée.

## ABÉCÉDAIRE INSOLITE DES FRANCOPHONIES

*Au commencement était la mer*, roman, Paris, Marsa éditions, 1996.

*Nouvelles d'Algérie*, Grasset, 1998, (Grand Prix de la Société des Gens de Lettres).

*À contre-silence*, entretien et textes inédits, Grigny, Paroles d'Aube, 1999.

*Cette fille-là*, roman, l'Aube, 2001, (Prix Marguerite Audoux).

*Entendez-vous dans les montagnes*, récit, l'Aube/Éditions Barzakh, 2002.

« Faut-il aller chercher les rêves ailleurs que dans la nuit? », in *Journal intime et politique - Algérie 40 ans après*, l'Aube et Littera 05, 2003.

*Sous le jasmin la nuit*, nouvelles, l'Aube, 2004.

*Surtout ne te retourne pas*, roman, L'Aube, 2005, (Prix Cybèle, 2005),  
Aube poche 2006.

*Sahara, mon amour* (photos Ourida Nekkache), l'Aube, 2005.

*Bleu, blanc, vert*, l'Aube, 2006.

*Pierre Sang Papier ou Cendre*, l'Aube, 2008 - L'Aube poche, 2009.

*L'une et l'autre*, (conférence), L'Aube, 2009